ENSEIGNANTS EN PROIE A LA VIOLENCE. QUATRE CAS LITTERAIRES

Emanuel Turc

PhD, „Babeş-Bolyai ” University of Cluj-Napoca

Abstract :Violence is a complex, pluridimensional phenomenon, a constant subject of political, sociological and psychological debates. This article is focused on the forms that violence takes at school and on its consequences. We shall discuss especially cases where victims are teachers and we will stand on four literary cases, those of Christian Cogné, Bénédicte Heim, Émilie Sapielak and Alice Vergneau, all teachers and writers. We are talking about autobiographical testimonies of teachers that constantly endure aggressions and humiliations.

Keywords: violence, teachers, school, anxiety, autobiography.

La violence est un phénomène complexe, pluridimensionnel, sujet important de débats politiques, sociologiques, psychologiques et pédagogiques. Ses formes de manifestation à l'école et ses conséquences feront notre objet d'étude dans ce travail. Nous discuterons surtout des cas où victimes sont les enseignants, en nous appuyant sur quatre cas littéraires, ceux de Christian Cogné, de Bénédicte Heim, d'Émilie Sapielak et d'Alice Vergneau. Les considérations scientifiques des spécialistes concernant les origines et les implications du phénomène en question occuperont également une place importante dans notre analyse.

1. Définition de la violence

Qu'est-ce que la violence ? Ce n'est pas facile de la définir et d'arriver à un consensus avec ceux qui proposent des définitions, parce qu'il est difficile d'établir des limites et de quitter la sphère de la subjective personnelle ou culturelle. Parmi toutes les définitions que nous avons consultées, nous avons retenu celle du Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec, en collaboration avec le comité d'experts associés au « Plan d'action pour prévenir et traiter la violence à l'école 2008-2011 »[1]. La voici :

> Toute manifestation de force − de forme verbale, écrite, physique, psychologique ou sexuelle − exercée intentionnellement, directement ou indirectement, par un individu ou un groupe, et ayant comme effet de léser, de blesser ou d'opprimer toute personne en s'attaquant à son intégrité, à son bien-être psychologique ou physique, à ses droits ou à ses biens.[2]

Cette définition a pour but d'assurer une compréhension commune de la notion au sein de la communauté éducative. La violence suppose donc la manifestation d'un pouvoir dans un rapport de force, avec une intention négative. Cet acte peut être commis par « un individu (élève, membre du personnel ou de la direction, parent, etc.), un groupe (groupe d'élèves, classe, équipe d'enseignants, comite d'école, etc.) ou une collectivité (groupe d'intérêts, etc.) »[3]. Il s'exerce de manière directe ou

[1] Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec, « Intimidation et violence à l'école » [En ligne]. URL : <http://www.education.gouv.qc.ca/dossiers-thematiques/intimidation-et-violence-a-lecole/quest-ce-que-la-violence/> (Consulté le 25 juillet 2015).
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

indirecte, selon qu'il y a un intermédiaire ou une expression dissimulée[4]. Voyons maintenant quels sont les aspects que la violence revêt à l'école.

2. Visages de la violence

Commençons par le cas de Christian Cogné. Dans *Requiem pour un émeutier*[5], il retrace son parcours, marqué par violence, misère, révolte et solitude, dans tous les sens de ces mots. Le livre est sous-intitulé *La naissance d'un tiers monde de l'éducation* – le monde de la banlieue parisienne, où les enseignants traversent quotidiennement des situations extrêmement difficiles. C'est donc le récit autobiographique d'un émeutier, en effet, qui exprime ouvertement son indignation vis-à-vis des dysfonctionnements du système éducatif français. Il dénonce en permanence les abus et les anomalies choisies ou imposées, ce qui ne sera pas sans conséquences néfastes sur sa carrière. Le refus manifeste du compromis reste tout de même pour lui un choix conscient et assumé. Et comment ne pas protester, comment ne pas mettre le doigt sur les furoncles du système, quand son métier l'oblige à subir fréquemment des situations comme celle-ci :

> Quand je traversais la cour pour gagner ma salle, j'entendais des insultes dans mon dos, je me retournais et apercevais aussitôt Johnny Z., le regard fuyant, tenant un conciliabule. Un jour, plus matinal que d'habitude, j'entrai dans le bâtiment scolaire ; au détour d'un couloir, je n'eus pas l'occasion de voir ce qui surgissait sur ma droite et qui me paralysa immédiatement. Une sensation d'éblouissement, de déflagration visuelle, puis la chute. Je me retrouvai allongé à plat ventre sur le sol, mes lunettes à deux mètres de moi. Je rampai et tâtonnai pour les récupérer, ma première crainte fut de les retrouver écrasées. Après quelques minutes, je me relevai péniblement, les yeux rougis, en larmes. Je venais d'être atteint par un gaz paralysant.[6]

Et quelques jours plus tard :

> Je n'avais rien vu venir et tout à coup un grand bruit. Le tableau en trois parties s'était effondré sur ma tête. Sous le poids, la joue écrasée contre le bureau, les mains, les bras, une douleur aux épaules, et puis les cris de victoire des élèves, desquels émergeait celui, tonitruant, de Johnny Z. : « Cogné est mort ! Cogné est mort ! ». Ils s'égayaient tous dans le couloir en hurlant. Petit à petit ils avaient dévissé le tableau et attendu que ça lâche d'un coup. En espérant ne pas se tromper de cible cette fois, comme l'autre idiot de la terminale BEP installation sanitaire avec sa bombe lacrymogène. En plein dans le mille ! Il avait fallu pas moins de trois profs pour me dégager de là. Je porte bien mon nom ! Pas mort encore, mais salement cogné, Cogné.[7]

Avec l'humour caractéristique, qui entraîne l'empathie et la compassion du lecteur, le professeur cogné/Cogné révèle des scènes de violence extrême dont il est victime. Des choses inimaginables se passent dans ce lycée ou dans sa proximité : viol collectif, menaces au couteau, effraction sur véhicule et d'autres encore[8].

Un autre cas est celui d'Émilie Sapielak. Elle a été professeur de français certifié, néo-titulaire, pendant trois ans. Elle a fait des remplacements dans des collèges de la banlieue parisienne. Les conditions difficiles de son travail l'ont déterminée de quitter l'Éducation Nationale, en 2010. C'est aussi l'année de parution de son premier livre, *L'école de la honte*[9], témoignage autobiographique sur ces trois années de cauchemar. Honte de quoi ? « Honte de voir comment on traite les enfants, honte de voir les conditions dans lesquelles on les fait vivre, […] honte de voir le manque d'éducation des enfants, et surtout honte de voir qu'on a renoncé, nous, à les éduquer. »[10]. C'est Émilie Sapielak qui le dit lors d'un entretien radiophonique. Ce propos se réfère aux faits décrits et décriés dans le passage suivant :

---

[4] *Ibid.*
[5] Christian Cogné, *Requiem pour un émeutier*, Paris, Éditions Actes Sud, coll. « Le Préau », 2010.
[6] *Ibid.*, pp. 53-54.
[7] *Ibid.*, pp. 55-56.
[8] *Ibid.*, pp. 21 ; 65-66.
[9] Émilie Sapielak, *L'école de la honte*, Paris, Éditions Don Quichotte, 2010. Désormais, les références de page entre parenthèses renverront à cette édition.
[10] Émilie Sapielak, lors d'un entretien radiophonique avec Yves Calvi sur RTL [En ligne]. 2010. URL : https://www.youtube.com/watch?v=E827_6zUtAc (Consulté le 7 juillet 2015).

> Quand ils en ont assez de courir, ils vont aux toilettes. Et comme les surveillants ne le leur permettent que rarement, la virée aux toilettes est une fête. Ils y vont a plusieurs. Dans ces fameuses toilettes, il n'y a rien. Pas de papier hygiénique parce qu'ils s'en servent pour boucher la cuvette. Pas de chauffage, parce que les toilettes sont ouvertes sur l'extérieur. Pas de savon non plus, parce que personne ne se lave les mains et, récemment, plus de poubelle parce qu'ils défèquent dedans. Ne lisez pas, dans cette défécation sauvage, une révolte contre la discipline de fer que prétend faire régner l'école en l'allongeant, année après année, le règlement intérieur. Non, elle est davantage l'expression de l'état régressif où pataugent ces jeunes adolescents. Ils font leurs besoins en dehors des toilettes, ils se mouchent avec leur avant-bras, ils crachent et comparent la qualité du crachat, ils crient lorsqu'ils ont faim ou lorsqu'ils s'ennuient, ils s'administrent, pour jouer, force coups de pied et coups de poing, se jettent les uns sur les autres, se griffent. Si le règlement intérieur peut mettre en garde les esprits mal intentionnés, il ne peut rien sur ces corps réfractaires à toute maîtrise ou tentative d'apprivoisement.[11]

L'enseignante parle de cet établissement en termes de « chaîne d'assemblage » (p.13), de « machine » (p. 30), de « mécanique humaine » (p. 23), de « mécanique infernale » (p. 35), de « règles nombreuses et rigides » (p. 25) ou d' « école-prison » (p. 27), pour designer un « système pourrissant » (p. 65), qui produirait l'effet inverse de celui qu'il s'est donné pour but. Dans ce collège donc, la mécanisation des comportements, la rigidité extrême et le sentiment d'enfermement qu'elles provoquent seraient parmi les causes de l'ignorance et de la violence[12]. Le champ lexical employé pour critiquer de manière virulente le système qui régit cette école est vraiment riche. Le lecteur est entraîné dans cette attaque convulsive dès la première de couverture. On y lit, au-dessus du titre : « La bête noire des enfants ; L'angoisse des parents ; Le cauchemar des serviteurs de l'État »[13]. Le fragment suivant justifie, lui aussi, ce genre de propos :

> La guerre civile n'oppose pas uniquement le camp des adultes à celui des adolescents. La violence est au cœur des rapports entre collégiens. Il faut les entendre, ces jeunes guerriers en furie, se répandre en insultes terribles contre l'adversaire non moins amoché, isolé dans une autre salle. Il faut voir les dents devenues rouges et le tee-shirt maculé de sang. Je ne réagis plus car je suis lasse de maintenir à bout de bras des petits au corps dur comme la pierre à force de s'être tendu sous les coups, à force d'avoir serré les dents pour taper plus fort. Je suis lasse de les empêcher quand ils veulent se battre encore. J'ai baissé les bras, si tant qu'on puisse le faire lorsqu'un enfant se fait brutaliser sous nos yeux dans les couloirs. J'essaie d'esquiver les insultes, les coups perdus. Quand la situation devient inextricable, j'envoie un des visages que je reconnais comme de mon camp chercher un surveillant. Le temps qu'il arrive, d'autres élèves auront mis fin au pugilat. (p. 104).

Travailler quotidiennement dans ces conditions peut effectivement provoquer des angoisses et des cauchemars au sens premier du mot. Essai et récit à la fois, *L'école de la honte* prend la forme de la reconstitution d'une journée habituelle au collège. Une seule journée qui concentre, paraît-il, les douleurs et les frustrations des trois années passées au sein de l'Éducation Nationale. Ce choix relatif au temps et à l'espace des événements suggère, une fois la lecture entamée, combien sept heures quotidiennes dans cet endroit peuvent être éprouvantes. Le temps et la réalité, en général, ont une autre dimension ici.

Toujours habituelles sont les violences et les insultes que l'enseignante endure elle-même. Si les deux extraits discutés jusqu'ici déplorent la violence entre élèves et la violence, appelons-la abstraite, exercée par le système, le suivant montre l'humiliation et la frustration quotidiennes du jeune professeur, qui éprouve des difficultés à maîtriser ses classes :

> Je m'apprête à rédiger au tableau la synthèse du cours quand la craie me tombe des mains. Le vent vient de tourner. Une boule de papier grosse comme le poing s'est abattue dans mon dos. […] Ils râlent. Je hausse le ton. Ils ricanent. Je continue de hausser le ton. Ils chahutent. Je hausse le ton toujours. J'entends, venant de la classe, des mots qui ne devraient pas être prononcés. Je leur distribue du travail. Ils m'appellent, osent des plaisanteries qui en font se rouler par terre. Je les trouve vraiment laids, ne pense qu'à rentrer chez moi,

[11] Émilie Sapielak, *L'école de la honte, o.c.*, pp. 36-37.
[12] *Ibid.*, p. 26.
[13] *Ibid.*, première de couverture.

> mais je fais comme si le silence était rétabli. Alors ils font semblant de travailler. Et mon honneur gît là, au pied du tableau noir. (pp. 155-156).

Chahut, moqueries, râlement et cris sont à l'ordre du jour pour l'enseignante débutante Émilie Sapielak. La scène se déroule dans la dynamique des montagnes russes, semble-t-il. À partir du moment déclencheur, la tension monte graduellement jusqu'à ce qu'elle atteint le point culminant. Le comble serait, normalement, une explosion de rage de la part du professeur. Mais non pas dans ce cas. À ce point, les rôles s'inversent. Ce sont les élèves qui assument l'apogée de la situation, bien sûr, à leur propre manière : « osent des plaisanteries qui en font se rouler par terre » (p. 156) et « des mots qui ne devraient pas être prononcés. » (p. 155). En ce moment, la tension se transforme en humiliation et, finalement, en résignation : « [je] ne pense qu'à rentrer chez moi […]. Et mon honneur gît là, au pied du tableau noir. » (p. 156).

Après cette discussion, il est intéressant de relever des points communs entre la figure d'Émilie Sapielak et celle d'une autre jeune enseignante qui investit les réalités quotidiennes de l'école dans la création littéraire. Voyons le cas de Bénédicte Heim. Il faut dire d'emblée qu'il s'agit d'une enseignante atypique. Elle repousse toute forme d'autorité institutionnelle : « L'autorité, je m'en fous, je m'en contrefous. Je suis contre l'autorité y compris la mienne propre. Celle que je suis censée incarner. Je la sabre, la saborde délibérément. Je la délègue aux enfants. Je leur laisse, je leur donne, je leur confie le pouvoir afin qu'ils apprennent à en faire bon usage. »[14]. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas des situations qu'elle rencontrera au quotidien, comme celles-ci :

> Je me fis copieusement insulter. Plusieurs fois je découvris en début d'heure « Sale pute » ou « Salope » inscrit en lettres capitales sur le tableau. Ce que vous faites dans ce cas-là ? Quand vous êtes normalement constitué et formaté, quand la conscience de votre propre valeur est solidement implantée en vous, vous vous indignez, vous réclamez réparation. Mais quand, comme moi, vous vous êtes laissé dévier de votre trajectoire, vous avez le sentiment que votre charlatanerie est démasquée, vous considérez que ces injures ne sont que justice, vous encais et vous sez vous laissez mourir sans bruit. (p.105).

Nous parlons d'une personne qui ressent tout avec un maximum d'intensité. Les insultes qu'elle subit et, en général, les comportements effervescents auxquels elle doit faire face à l'école ont un effet dévastateur sur elle. Elle « s'est laissée dévier » (p. 105) de son trajectoire dans le sens où le système l'a obligée de se plier aux normes, et, par cela, de faire compromis avec sa nature « asociale, autiste, ou singulièrement lucide » (p.12). Elle parle même en termes de « prostitution de la parole » (p. 109), vis-à-vis du langage stéréotypé utilisé lors des réunions pédagogiques[15]. C'est pour cela donc qu'elle se sent « démasquée » (p. 105) et qu'elle considère comme justifiées les injures qui lui sont adressées. C'est un cas particulièrement intéressant d'hypersensibilité, comme l'extrait suivant le montre :

> Je ne me trouvais pas face à des âmes aristocratiques mais à de jeunes fauves qui ne se firent pas faute de se jeter sur mon peu de chair tremblante pour s'en repaître. Ils se payaient ouvertement ma tête. Je résistai, je fis face vaillamment, je fus valeureux chevalier sans armure livré en holocauste. […] Quand on ne sait pas se faire respecter, quand on n'a pas d'autorité, on change de métier. […] Cette phrase m'incinéra. Je sombrai dans un cauchemar grimacier, je connaissais des moments concaves de dépression, je me croyais au royaume de la gueuserie, j'étais ébréchée de partout, chair bousculée, cahotée, ensachée de fragile peau arrachée par pans entiers, âme en lambeaux, je fus sauvagement étrillée, mais je tins bon, j'étais déjà mince, je perdis près de sept kilos mais je tins bon jusqu'au providentiel mois de juin. (pp. 103-104).

[14] Benedicte Heim, *Aly est grand,* Paris, Les Contrebandiers Éditeurs, 2007, p. 71. Désormais, les références de page entre parenthèses renverront à cette édition.

[15] Voir à ce sujet l'article d'Emanuel Turc, « Bénédicte Heim, *Aly est grand*. Une enseignante pas comme les autres », *in Literaport* – Revue annuelle de la littérature francophone, nº 1 : *La révolte dans la littérature française*, Études rassemblées et présentées par Krystyna Modrzejewska, Université d'Opole, Département de langue et culture françaises, Éditions Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego, Opole, 2014, pp. 141-148, et *in Journal of Romanian Literay Studies*, sous la direction de Iulian Boldea, Târgu-Mureș, Éditions Arhipelag XXI, nº5, 2014, pp. 712-717. [Publication en ligne]. URL : <http://www.upm.ro/jrls/>.

L'écrivaine Heim recourt aux images anthropophages – « fauves », « se jeter », « chair bousculée », « repaître », « peau arrachée », « sauvagement étrillée », etc. –, pour suggérer la violence barbare, figurative, que l'enseignante endure, et, au même titre, aux hyperboles, en amplifiant démesurément l'effet produit. Les métaphores telles « jeunes fauves » ou « valeureux chevalier » et l'agglomération à l'intérieur des phrases, leur longueur, augmentent chez le lecteur la capacité d'empathiser avec le « moi » qui s'exprime.

Nous voici donc devant une nouvelle image de la violence – celle que Bénédicte Heim décrie, qui vient compléter le tableau réalisé par Christian Cogné et Émilie Sapielak. Si *Requiem pour un émeutier* évoque explicitement des cas de violence physique extrême contre le professeur, dans *L'école de la honte* et dans *Aly est grand*, ce genre de violence n'est pas exacerbé, mais atteint des limites alarmantes et intolérables. Par contre, lorsqu'on parle de violences physiques entre élèves, de violences verbales contre les professeurs et d'incivilités, la situation est insoutenable. Comment pourraient s'expliquer ces phénomènes d'un point de vue psychologique ?

3. Explications psychologiques

Le phénomène de la violence est alimenté par l'agressivité. Donc « violence » et « agressivité » ne sont pas synonymes. Toutes les conduites agressives ne sont pas violentes, ainsi que tous les actes violents ne sont pas agressifs[16]. D'après le psychologue Andrei Cosmovici[17], l'agression est un comportement qui lèse, porte préjudice à quelqu'un, physiquement, moralement ou matériellement. Il y a deux types : l'agression « biologiquement adaptative, réactive »[18], causée par un comportement qui lèse, et l'agression « spontanée, biologiquement non-adaptative, maligne »[19], sans cause apparente. Quant à l'origine des tendances agressives, il y a plusieurs théories, que nous allons présenter brièvement. « La théorie de l'impulsion native »[20] invoque un instinct inné qui est à la base de l'agression, et qui est en relation avec l'agressivité maligne, pathologique. « La théorie de la frustration »[21] explique l'agressivité d'une personne empêchée par une autre personne d'atteindre son but. Il est également ici question de complexe d'infériorité, physique, d'habitude, qui peut causer des réactions exagérées à toute sorte de contrariété. « La théorie sociale de l'apprentissage »[22] soutient que l'agression, comme tout autre comportement, s'apprend, surtout par observation. Les enfants battus par leurs parents ou qui assistent à des violences entre parents, deviennent eux aussi violents. Dans la même logique, il faut dire que les médias favorisent la prolifération de la violence. « La théorie de la catharsis »[23], finalement, s'oppose à la précédente, en soutenant que, lorsqu'on assiste à des scènes de violence, on consomme sur le plan imaginaire l'énergie agressive. Donc, visionner des scènes brutales mènerait à la diminution de l'agressivité, et non pas à son intensification. Cette théorie est défendue surtout par les promoteurs de l'industrie média.

Selon Cristina Zdrehuş[24], la violence et l'agressivité sont fréquemment associées aux comportements déviants, non-conformes aux normes sociales. Ce genre de comportement est défini comme « tout acte, toute conduite ou manifestation qui viole les normes écrites ou non-écrites de la société, ou d'un groupe social particulier »[25]. La déviance se manifeste par des attitudes excentriques

[16] Irina Petrea, « Agresivitatea la copii » [En ligne]. URL : http://irinapetrea.ro/agresivitatea-la-copii/> (Consulté le 17 juillet 2015).
[17] Andrei Cosmovici, *Psihologie generală*, Iași, Éditions Polirom, coll. « Collegium », 1996, pp. 206-208. Toutes les idées que nous exposons dans ce paragraphe appartiennent à Andrei Cosmovici et sont référencées ici.
[18] *Ibid.*, p. 206. Ici, comme dans tous les cas qui suivent, c'est nous qui traduisons.
[19] *Ibid.*
[20] *Ibid.*, p. 207.
[21] *Ibid.*, p. 208.
[22] *Ibid.*
[23] *Ibid.*
[24] Cristina Zdrehuş, « Elemente de psihologia dezvoltării copilului şi adolescentului », *in* ****Psihopedagogie pentru formarea profesorilor*, coordonné par Vasile Marcu et Letiția Filimon, Oradea, Éditions de l'Université d'Oradea, coll. « Educația în mileniul III », 2003, pp. 30-53. Toutes les idées que nous exposons dans ce paragraphe appartiennent à Cristina Zdrehuş et sont référencées ici.
[25] ****Dicționarul de sociologie*, cordonné par C. Zamfir et L. Vlăsceanu, București, Éditions Babel, 1993, p. 167, *apud* Cristina Zdrehuş, « Elemente de psihologia dezvoltării copilului şi adolescentului », *in* ****Psihopedagogie pentru formarea profesorilor*, *o.c.*, p. 48. C'est nous qui traduisons.

ou non-conformistes, immorales, antisociales ou asociales. L'influence des facteurs socioculturels et éducationnels sur l'apparition et la chronicisation des conduites déviantes est très importante. Parmi ces facteurs, on peut citer : le climat familial – dans les cas des familles désorganisées, conflictuelles, hyper-autoritaires ou hyper-permissives –, l'école, qui peut développer des influences bivalentes, le groupe d'amis, ou la consommation et l'abus des substances toxiques. Voilà donc le contexte qui favorise le phénomène de la violence.

4. Conséquences de la violence

Être professeur dans les conditions que nous avons illustrées n'est pas sans répercussions sur la santé mentale et physique, et sur la qualité de l'enseignement dispensé par l'enseignant comme individu, ou par l'établissement comme institution nationale éducative. Sur le plan individuel, une conséquence courante des violences endurées au travail est la dépression. Dans ce qui suit, nous allons brièvement expliciter cette maladie d'un point de vue scientifique, et nous allons voir comment elle se manifeste dans trois cas de grièveté différente. Nous allons relever ensuite d'autres enchaînements néfastes de ce phénomène alarmant.

4.1. La dépression

L'Organisation Mondiale de la Santé définit ainsi la dépression : « trouble mental courant, caractérisé par la tristesse, la perte d'intérêt ou de plaisir, des sentiments de culpabilité ou de faible estime de soi, des troubles du sommeil ou de l'appétit, d'une sensation de fatigue et d'un manque de concentration. »[26]. Toujours selon l'OMS,

> elle peut être de longue durée ou récurrente, et porte essentiellement atteinte à la capacité des personnes à fonctionner au travail ou à l'école, ou à gérer les situations de la vie quotidienne. Dans les cas les plus graves, la dépression peut conduire au suicide. Lorsque légère, la dépression peut être traitée sans médicaments. Cependant, lorsqu'elle est modérée ou grave, les patients peuvent avoir besoin de médicaments et d'une thérapie par le dialogue. […] La dépression commence souvent à un jeune âge. Elle touche plus souvent les femmes que les hommes, et les personnes sans emploi sont également à haut risque.[27]

Selon le neurologue Augustin Cupşa, dans beaucoup de cas, « la dépression se manifeste par des plaintes somatiques non-spécifiques : céphalées, vertiges, inconfort général, douleurs et manifestations gastro-intestinales »[28]. Dans ces cas, il s'agit d'une dépression « masquée »[29], où la personne affectée se soumet à toutes sortes d'investigations médicales sans trouver une cause concrète à ses souffrances[30].

La dépression est donc un état pathologique, une véritable maladie, causée par des « perturbations biochimiques au niveau du cerveau »[31] et par des facteurs psychologiques ou sociaux. Une « personnalité fragile »[32] serait une cause psychologique de la dépression. « Le stress quotidien, les événements de vie négatifs et l'hostilité de l'environnement »[33] seraient parmi les causes sociales. Bénédicte Heim[34] est un des professeurs touchés par cette maladie. Voyons comment se manifeste la dépression dans son cas :

> Et puis un jour je n'ai plus pu. Me lever. Y aller. Je ne pouvais plus même dormir. Je ne trouvais plus le repos. J'étais devenue une âme errante. Un fantôme. Une morte sans sépulture. J'avais si peu d'être, si peu

[26] Organisation Mondiale de la Santé, « Définition de la dépression » [En ligne]. URL: <http://www.euro.who.int/fr/health-topics/noncommunicable-diseases/mental-health/news/news/2012/10/depression-in-europe/depression-definition> (Consulté le 20 juillet 2015).
[27] *Ibid.*
[28] Augustin Cupşa, « Depresia – manifestări » [En ligne]. URL : <http://www.cdt-babes.ro/articole/depresia-manifestari.php> (Consulté le 20 juillet 2015). Dans ce cas, comme dans tous les cas où nous citons Augustin Cupşa, c'est nous qui traduisons.
[29] *Ibid.*
[30] *Ibid.*
[31] *Ibid.*
[32] *Ibid.*
[33] *Ibid.*
[34] Bénédicte Heim, *Aly est grand, o.c.* Désormais, les références de page entre parenthèses renverront à cette édition.

> de vie à offrir à la consommation courante. J'étais consomption galopante. J'étais un fil rompu. La nuit, recrue de douleur je criais, je sanglotais éperdument. Je voulais mourir. Le venin avait essaimé, percé toutes les couches, atteint les soubassements de l'être. Coordonner mes gestes me coûtait un effort surhumain, une ankylose me prenait par tous les membres que redoublait une lancinante souffrance. J'étais altérée, corrodée et ne pouvais localiser le mal, il était partout répandu, généralisé à l'ensemble du corps puisqu'il procédait de l'âme. Mon âme ayant été décapitée, il ne me restait plus que des membres fantômes qui hurlaient au souvenir à chaque instant ravivé de l'amputation. L'enfer a ses degrés, je connus plusieurs de ses cercles. Je cessai tout à fait de dormir. Presque grabataire, je me traînais de mon lit d'infortune au canapé brûlé par mes insomnies, consumé par mes larmes, je ne pouvais plus accomplir un seul geste qui ne m'arrachât un cri de douleur, j'étais entièrement calcinée de l'intérieur. Dans le même temps, je mourais de froid et je tremblais continûment et je tâchais d'apaiser la torture de mes nerfs en multipliant les bains bouillants. J'enfourchai l'abîme et ce n'était pas celui que j'appelais de mes vœux. (pp. 109-110).

Il s'agit explicitement d'une « dépression réactionnelle » (p. 110), selon le diagnostique du médecin qu'elle consulte. Appelé également « dépression psychogène »[35], ce trouble fréquent est dû à « un événement spécifique où à l'accumulation d'une tension psychique »[36], selon le docteur Laurent Arôme. « Cette humeur est très fluctuante d'un jour à l'autre. Elle est souvent aggravée en fin de journée. La tristesse est sensible aux stimulations de l'entourage et s'atténue en cas de réconfort ou d'attentions particulières. »[37] D'ailleurs, l'enseignante avoue : « Mon compagnon me soutint sans faillir tout le long de cet épisode dantesque. Sans le secours qu'il m'apporta, je n'aurais probablement pas survécu. Il m'entoura d'une constante sollicitude et d'un dévouement admirable. » (p. 111).

Les manifestations psychiques et physiques de sa dépression sont extrêmes, et l'hypotypose de cet épisode transmet une grande charge émotionnelle au lecteur. Les moyens stylistiques dynamisent et dramatisent la description. Les allégories, par exemple, reposent sur des métaphores directes, telles « un fantôme » ou « fil rompu ». L'asyndète et la parataxe, en supprimant la coordination entre les propositions, donnent plus de rythme aux phrases et accentuent la gravité de l'état maladif. Le même effet est obtenu par le parallélisme syntaxique («Me lever. Y aller. » ; « Je ne pouvais plus […]. Je ne trouvais plus […]. » ; « […] une âme errante. Un fantôme. Une morte […]. ») et par les constructions anaphoriques : « J'étais […]. J'étais […]. » ; « J'avais si peu d'être, si peu de vie […]. »). Le passage cité décrit la souffrance dans une gradation ascendante, c'est-à-dire une succession d'états de plus en plus forts, de l'insomnie à la douleur physique et aux frissons. La même amplification du discours est visible à travers les épithètes « altérée » et « corrodée », auxquelles s'ajoutent, quelques lignes plus bas, au fur et à mesure que l'intensité augmente, « décapitée », « grabataire » et « calcinée ». Voici donc une forme critique de dépression et une manière radicalisée de l'évoquer.

C'est toujours de dépression que nous parlons dans le cas d'Alice Vergneau[38]. Ce n'est pas une pathologie aussi grave que chez Bénédicte Heim, mais l'aide médicale est invoquée, comme indispensable. Sa dégringolade est progressive, commençant par une angoisse à l'idée de « retrouver ma routine de violence et de mésentente au travail » (p. 212) et culminant par « une profonde lassitude morale » (p. 245) qui fait que « je tremble, je pleure, je crie » (p. 230). « Je ne fais que pleurer, des jours entiers » (p. 212), avoue-t-elle. Dans ces conditions, elle va avoir besoin de traitement psychologique et psychiatrique :

> J'ai craint ma rencontre avec le psychiatre. Toujours la même peur d'être incomprise. Il ne met pourtant pas longtemps à cerner le problème. Les mots-clés lui sont immédiatement évocateurs : « prise de pouvoir », « pédophile », « suiveurs », « incivilités » ou quand le « paradis » devient un « enfer » ; « fatigue morale », « épuisement physique », « terreur », « perpétuité »… Il m'apporte son appui. Il demande ma mise en congé longue maladie. (p. 256).

[35] Laurent Arôme, « La dépression réactionnelle » [En ligne]. URL : <http://www.doctissimo.fr/html/psychologie/principales_maladies/ps_2622_depression_reactionnelle.htm> (Consulté le 21 juillet 2015).
[36] *Ibid.*
[37] *Ibid.*
[38] Alice Vergneau, *Chroniques d'un collège ordinaire*, Paris, Éditions Edilivre, coll. « Classique », 2012. Désormais, les références de page entre parenthèses renverront à cette édition.

L'enseignante va pouvoir enfin échapper à l'ambiance du collège, qu'elle désigne de manière hyperbolique par le terme « asile » : « "L'asile" s'éloigne déjà. » (p. 257). Les spécialistes, comme Anita, constituent une « aide à verbaliser mes souffrances, à digérer la pression accumulée, à restaurer ma paix psychologique. » (p. 256). Mais ils ne sont pas les seuls « adjuvants » dans ce cas, pour employer le terme de Vladimir Propp[39], courant dans l'analyse structurelle des récits. Comme Bénédicte Heim, Alice Vergneau bénéficie, sur le plan personnel, d'un entourage réconfortant. Elle jouit de la présence consolatrice des personnes qu'elle aime et, surtout, chose plus ou moins comique, de ses deux animaux de compagnie, Sunny et Vanille, à propos desquels elle dit : « S'ils n'avaient pas été là, j'aurais été capable du pire. Leur présence m'a ramenée à la raison. Puis j'ai pensé à Simon [son compagnon], à mes parents, à ceux que j'aime. » (p. 230).

Du point de vue stylistique, il est à remarquer que, si l'écriture de Bénédicte Heim se caractérisait par la parataxe, celle d'Alice Vergneau est plutôt hypotaxique. Voici un exemple plus pertinent en ce sens – une phrase complexe, construite par une abondance de liens de subordination :

> Parler de son mal être au sein de l'établissement et de ses difficultés à tenir une classe, à inculquer les simples règles de vie en collectivité avant de pouvoir songer à prodiguer le moindre enseignement, c'est avouer sa faiblesse et devenir la cible facile de ceux qui disent gérer, pour ne pas perdre la face, mais qui en bavent tout autant, quelle que soit la pédagogie adoptée. (p. 257).

La crise de l'enseignant confronté à la violence est donc aggravée par sa solitude. Émilie Sapielak[40] déplore elle aussi cet aspect du métier : « Enseigner et se sentir étranger dans un monde où pas un ne nous ressemble. Enseigner et se sentir isolé dans une langue que personne ne comprend. Se sentir seul dans un échange fondé parfois sur des dialogues absurdes, souvent sur des onomatopées. » (p. 123). Cette déréliction est un facteur qui contribue à l'installation de la dépression. Chez Émilie Sapielak, il n'est pas question d'une dépression diagnostiquée médicalement, mais l'état psychique dont elle témoigne est symptomatique de cette maladie. Voyons-le :

> Je me souviens de ce soir, après une heure passée à tenter d'apprivoiser une classe endiablée, où j'eus la preuve, s'il en fallait encore une, que je n'avais pas l'esprit de sacerdoce. Dans la salle des profs, à la vue de tous, je me suis mise à pleurer. […] Le lendemain, mon corps se montrait réfractaire à l'idée d'être une nouvelle fois exposé en terrain ennemi. Je me traînai chez le médecin. Dans son cabinet, j'étais incapable de m'arrêter de pleurer. Il chassa mes scrupules de novice d'un coup de stylo magique sur un coin de papier verdâtre : l'arrêt maladie. (p. 165).

Après un congé assez long, elle reviendra au collège, mais ce sera la dernière de ses trois années dans l'Éducation Nationale. Elle ne trouvera plus les ressources et la motivation pour continuer. Cela arrive souvent aux professeurs, notamment aux jeunes professeurs, qui entre quotidiennement « en terrain ennemi » et doivent gérer des « classes endiablées ».

4.2. Comportements déviants

Certains enseignants, qui ne sombrent pas dans la dépression ou avant de faire une dépression, perdent parfois le contrôle de leur comportement, face à des élèves insolents et violents. Alice Vergneau[41] évoque le cas de son collègue Yves, professeur d'italien, heure après heure insulté et agressé par ses élèves. Elle dit : « Il était quotidiennement bombardé de cartouches d'encre. Il ne lui était plus possible de faire cours. » (p. 119). Ce n'est pas étonnant alors qu'un jour il explose de manière abjecte et turpide : « Yves finit par répondre à la violence par la violence. Sous l'emprise de la panique et de la terreur à se retrouver devant un parterre de harceleurs, il répondit à une insulte par un crachat. Il lui fut alors ordonné d'aller réapprendre son métier. » (p. 120). Voilà donc vers quelle réaction impulsive est poussé « cet érudit dont la culture était supérieure à nombre d'entre nous. » (p.

[39] Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, traduction française, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1970.
[40] Émilie Sapielak, *L'école de la honte, o.c*. Désormais, les références de page entre parenthèses renverront à cette édition.
[41] Alice Vergneau, *Chroniques d'un collège ordinaire*, *o.c*. Désormais, les références de page entre parenthèses renverront à cette édition.

119). Peu après, il va entrer en congé maladie et il va démissionner, avec une image de lui-même « salie à un point tel qu'il doutait de ses facultés mentales. » (p. 120).

4.3. Professeurs désinvestis

D'autres enseignants confrontés à ce genre de problèmes, qui ne tombent pas malades et ne démissionnent pas, se désinvestissent totalement de leur métier. Ils « doivent leur survie à un engagement professionnel de plus en plus limité »[42], comme le remarque Maurice Maschino. Ils sont plutôt absents que présents, et endurent leur « crucifixion »[43] par nécessité financière. Certains d'entre eux trouvent une possibilité d'investir ailleurs leur potentiel – dans des maisons d'éditions, dans des entreprises, etc. À propos d'eux, Maschino écrit :

> Ils survivent au lycée et vivent ailleurs. Ce sont des profs formels, ou des souvenirs de profs. Trop déçus ou trop las pour se battre, mais assez solides pour ne pas craquer, ils sauvent leur âme, et leur équilibre, en investissant ailleurs leur énergie. Les collèges, les lycées abritent de nombreux fantômes.[44]

Voici donc deux autres conséquences de la violence : des professeurs qui déshonorent leur métier par des comportements impulsifs exécrables, et des professeurs superficiels, pour lesquels enseigner n'est plus qu'une formalité.

C'est toujours Maschino qui, dans *L'école de la lâcheté*, attire l'attention sur une autre sorte de violence contre les enseignants, avec ses conséquences – celle de leurs supérieurs hiérarchiques. Les victimes sont les « émeutiers », ceux qui dénoncent ouvertement les dysfonctionnements du système, ceux qui refusent la lâcheté et l'hypocrisie, et disent tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Le journaliste cite le propos du professeur Baruk, membre de l'Académie de Médecine, qui, en 1985, dénonçait déjà le recours abusif des décideurs à des prétextes psychiatriques pour mettre à l'écart les figures derangeantes :

> Dans certaines administrations, et notamment dans le domaine de l'Éducation nationale, j'ai vu plusieurs fois des professeurs de mathématiques mis d'office en congé de longue durée pour maladie mentale, parce qu'ils ont mis de mauvaises notes à certains élèves. J'ai pu une fois faire annuler ce congé. […] J'ai vu aussi […] des sujets considérés comme paranoïaques, sans savoir si ces réactions sont justifiées ou si elles sont délirantes. Certains sujets en butte à ces accusations ou à ces éliminations injustifiées peuvent finalement ne pas avoir la force de résister et tomber malades de dépression naturelle… D'autres en arrivent à se suicider.[45]

Ce sont de graves abus de pouvoir, qui rendent parfois malades les victimes. « On les traite de fous, on les maltraite si bien qu'ils deviennent fous, et l'on tient la preuve qu'ils le sont bien ! »[46]. Et la dépression peut facilement mener au suicide. Mais l'acte suicidaire n'est pas forcément la conséquence d'un épisode dépressif évolutif. Un choc émotionnel peut conduire, dans un intervalle de temps relativement court, à un dérèglement psychique de ce genre. Alice Vergneau[47] évoque le cas d'un autre collègue, Jean-Luc Bubert, accusé par un élève de lui avoir assené un coup de poing à la fin d'un cours. Le professeur sera automatiquement mis en garde à vue sur la base de cette accusation uniquement. Le lendemain, il se donnera la mort par pendaison. Un mois plus tard, l'élève reconnaîtra avoir menti. C'est une mort « provoquée par l'extrême violence d'imputations non-vérifiées, dont l'accusé était déjà, aux yeux de tous, coupable. » (p. 156). Il paraît qu'on ne s'est pas posé de questions sur la légitimité de l'accusation. Bien sûr, ce ne sont pas les recteurs, les inspecteurs

[42] Maurice Tarik Maschino, *L'école de la lâcheté, o.c.*, p. 161.
[43] *Ibid.*, p. 119.
[44] *Ibid.*, p. 162.
[45] *Le Quotidien du médecin* du 5 février 1985, cité par Maurice Tarik Maschino, *L'école de la lâcheté, o.c.*, p. 69.
[46] Maurice Tarik Maschino, *L'école de la lâcheté, o.c.*, p. 69.
[47] Alice Vergneau, *Chroniques d'un collège ordinaire*, *o.c.* Désormais, les références de page entre parenthèses renverront à cette édition.

ou les chefs d'établissements qui portent la responsabilité de cette tragique situation, mais les deux systèmes, judiciaire et éducatif, qui, en général, arrogent « aux élèves tous les droits, aux professeurs très peu. » (p. 156). Cela est donc une forme de violence, au même titre que la fausse accusation en question. Les conséquences de ces deux cas conjugués de violence psychologique et morale sont, en l'occurrence, tragiques, irréparables.

Comme le dit Alice Vergneau, « […] nous sommes tous des Monsieur Bubert potentiels » (p. 156), professeurs ou non. Mais force est de constater, selon Anita, sa thérapeute, que « c'est dans l'Éducation nationale que l'on trouve le plus de dépressifs. » (p. 256). La dépression, avec ses différents degrés d'intensité est donc une conséquence grave de la violence subie à l'école, et très commune parmi les enseignants. Si les formes sous lesquelles elle se manifeste chez les trois protagonistes-victimes varient, leurs manières de la « littératuriser » diffèrent aussi. Stylistiquement, l'écriture la plus remarquable est celle de Bénédicte Heim, comme nous l'avons vu. Il faut rappeler aussi que la dépression et le suicide, ce dernier, assez rare, ne sont pas les seules répercussions des faits discutés. Il y a également des comportements incongrus des professeurs : soit des réactions exagérées, soit des attitudes d'indolence ou d'indifférence. Somme toute, les conséquences se ressentent à plusieurs niveaux et dans les deux sens, chez les enseignants et chez les élèves. C'est un cercle vicieux, car, globalement, c'est la société entière qui est affectée.

En conclusion, la violence est un phénomène complexe, pluridimensionnel, sujet important de débats politiques, sociologiques, psychologiques et pédagogiques. Ses formes de manifestation à l'école et ses conséquences ont fait notre objet d'étude dans cet article. Nous avons discuté surtout des cas où victimes sont les enseignants, en nous appuyant sur quatre cas littéraires, ceux de Christian Cogné, de Bénédicte Heim, d'Émilie Sapielak et d'Alice Vergneau. Les considérations scientifiques des spécialistes concernant les aspects et les implications du phénomène en question ont occupé une place importante dans notre analyse.

BIBLIOGRAPHY

Cogné, Christian, *Requiem pour un émeutier*, Paris, Éditions Actes Sud, coll. « Le Préau », 2010.
Heim, Bénédicte, *Aly est grand*, Paris, Les Contrebandiers Éditeurs, 2007.
Sapielak, Émilie, *L'école de la honte*, Paris, Éditions Don Quichotte, 2010.
Vergneau, Alice, *Chroniques d'un collège ordinaire*, Paris, Éditions Edilivre, coll. « Classique », 2012.

BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE :

Cosmovici, Andrei, *Psihologie generală*, Iaşi, Éditions Polirom, coll. « Collegium », 1996.
***Dicționarul de sociologie*, cordonné par C. Zamfir et L. Vlăsceanu, Bucureşti, Éditions Babel, 1993.
Maschino, Maurice, *L'école de la lâcheté*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2007.
Propp, Vladimir, *Morphologie du conte*, traduction française, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1970.
***Psihopedagogie pentru formarea profesorilor*, coordonné par Vasile Marcu et Letiția Filimon, Oradea, Éditions de l'Université d'Oradea, coll. « Educația în mileniul III », 2003.

SITOGRAPHIE :

Arôme, Laurent « La dépression réactionnelle » [En ligne]. URL : <http://www.doctissimo.fr/html/psychologie/principales_maladies/ps_2622_depression_reactionnelle.htm> (Consulté le 21 juillet 2015)

Cupşa, Augustin, « Depresia – manifestări » [En ligne]. URL : <http://www.cdt-babes.ro/articole/depresia-manifestari.php> (Consulté le 20 juillet 2015)

Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec, « Intimidation et violence à l'école » [En ligne]. URL : <http://www.education.gouv.qc.ca/dossiers-thematiques/intimidation-et-violence-a-lecole/quest-ce-que-la-violence/> (Consulté le 25 juillet 2015)

Organisation Mondiale de la Santé, « Définition de la dépression » [En ligne]. URL: <http://www.euro.who.int/fr/health-topics/noncommunicable-diseases/mental-health/news/news/2012/10/depression-in-europe/depression-definition> (Consulté le 20 juillet 2015)

Petrea, Irina, « Agresivitatea la copii » [En ligne]. URL : http://irinapetrea.ro/agresivitatea-la-copii/> (Consulté le 17 juillet 2015)

Sapielak, Émilie, entretien radiophonique avec Yves Calvi sur RTL [En ligne]. 2010. URL : https://www.youtube.com/watch?v=E827_6zUtAc (Consulté le 7 juillet 2015)